1

Chaque matin, au lever du soleil, Kukrit sortait de sa maison en brandissant son arc. Il levait le menton dans une attitude de défi, puis marchait vers la plage. Il foulait le sable blanc de ses pieds à la peau fendillée, à la corne épaisse. Quand il jugeait qu'il était à bonne distance, il s'arrêtait, encochait à la corde de son arme une de ces longues flèches de pêche, à la pointe en trident, dont on se sert aux basses eaux pour tirer sur les poissons. Il bandait l'arc et lâchait son projectile. La flèche parcourait une longue distance, en cloche, avant de s'enfoncer dans les vagues. Alors Kukrit criait :

– J'ai tué l'océan !

Et on pouvait lire dans ses yeux écarquillés l'étrange mélange qui était celui de la joie sauvage, du délire et du désespoir.





2

Je me nomme Pridi ; les démons de la blague se sont saisis de mon esprit dès ma naissance. Ainsi ma mère soutient qu'au jour de ma venue au monde je lui ai tiré la langue avant qu'on ait eu le temps de couper le cordon ombilical.

– Oui, dit-elle. Oui, c'est vrai. Tu as bel et bien tiré la langue. Et tu as même cligné de l'œil.

Cette histoire s'embellit chaque fois qu'elle est racontée. D'ici quelques années on prétendra que j'ai fait des pirouettes, que j'ai pincé le nez de la sage-femme et que j'ai dansé en prenant des poses idiotes.

Mon caractère provoque chez ma mère de la fierté – parce que la joie est une bénédiction dans une famille et même dans un village entier –

mais aussi une certaine lassitude, car, ainsi qu'elle le murmure en soupirant, je ne m'arrête jamais.

Chez mon père, la lassitude l'emporte franchement sur la fierté.

– Mon garçon, on n'attrape pas de poissons avec des pitreries, marmonne-t-il.

Puisque nous sommes pêcheurs de profession, j'imagine que ce n'est pas exactement un compliment ; en tout cas, pas un encouragement à continuer mes plaisanteries. Mais qu'y puis-je ? Plus je m'efforce au sérieux, plus mes démons me torturent, soufflant à mon oreille des idées de farces si formidables qu'il serait terrible de ne pas y céder.

Les habitants de notre village m'aiment – je les aime en retour, je crois que j'aime tout le monde, en vérité – mais ils me redoutent. Quand ils me croisent, ils sourient, gardant cependant sur moi un œil très attentif. Je n'ai que dix ans, et c'est assez grisant, il me faut l'avouer, d'inspirer une sorte de crainte aux adultes, tout en réussissant à n'être pas détesté. Enfin… pas détesté de

façon permanente. Il faut un peu de temps à certains pour me pardonner ce que je leur ai fait subir. Les affreux démons de la blague m'ayant par exemple supplié de condamner la porte et les fenêtres de Suriya, j'avais dû m'exécuter. Je m'étais appliqué à un travail nocturne épuisant, qui avait nécessité un tas de vieux filets de pêche, de l'ingéniosité, et du cordage par paquets, mais j'avais réussi mon œuvre. Au matin, ne pouvant plus sortir de chez lui, Suriya avait hurlé et tempêté. Seulement, sa cabane étant un peu à l'écart – les démons de la blague sont bons conseillers –, personne ne l'avait entendu, si bien qu'il avait, au désespoir, été obligé de faire un trou dans un de ses murs. Quand il avait jailli au grand air, gesticulant et braillant, il était tout noir. Caché derrière un palmier, je m'étais interrogé sur ce prodige, jusqu'à ce que je comprenne que Suriya avait essayé de s'échapper en grimpant dans le conduit de sa cheminée, mais comme il était dodu il n'avait réussi qu'à se couvrir de suie. Voilà un parfait exemple de ce qui m'avait valu, un moment, une inimitié : celle de Suriya. Il m'avait